

étrange, cette contrainte lui donne une force nouvelle. **Car** la mesure dirige le rythme ; elle le *canalise*, pour ainsi dire, l'oblige à se régulariser davantage, à se préciser, à se prolonger, et favorise le retour parallèle de ses dessins principaux. Aussi, le rythme poétique est déterminé, et ses règles sont définies.

Au contraire, dans la prose, le rythme est libre ; rien ne l'arrête, rien ne le dirige. C'est un rythme inégal, indéterminé, incessamment varié, qu'on ne peut définir, et qui n'a pas de règles ; ou, s'il a des règles, elles "échappent à nos moyens actuels de définition." (1)

Cette liberté n'est pas un avantage pour le rythme. S'il en devient plus habile peut-être à se plier à tous les mouvements de la pensée, d'un autre côté, il en a moins de régularité, partant moins de puissance. Pour échapper, pourrait-on dire, à cette liberté qui lui pèse, le rythme s'astreint parfois, même dans la prose, à la mesure. C'est ainsi que les grands écrivains ont inséré dans leur prose des vers entiers. Voyez, par exemple, dans J. J. Rousseau, tous ces alexandrins :

Ses yeux étincelaient du feu de ses désirs.....
J'osai trop contempler ce dangereux spectacle.....
Mais j'ai lu mieux que toi dans ton cœur trop sensible.....
Mon faible cœur n'a plus que le choix de ses fautes

et cent autres pareils.

C'est Rousseau qui a dit : Le meilleur moyen d'apprendre à bien écrire en prose, c'est de s'exercer à faire des vers.

On trouve même, quelque part, dans les œuvres d'Alphonse Karr, une page de prose qui, lorsqu'on la lit bien, se trouve être une pièce de vers. Ce n'est pas une raison pour qu'on la lise, non plus que les œuvres de Rousseau.

Mais ce sont là de brillantes exceptions. Naturellement, les rythmes de la prose sont indéterminés.

En notre fin de siècle, une nouvelle école a surgi, qui prétend introduire dans les vers les rythmes inégaux de la prose. Ces poètes nouveaux ne font que *prosier de la rime* ; souvent, ils oublient la rime elle-même. Peut-être vaut-il mieux continuer à tout simplement *rythmer de la prose*, — ce qui n'est pas déjà si facile.

(1) V. de Laprade, Q. d'art et de morale (1861) p. 221.